

**Patricia Vazzone  
Jean-Louis Rinaldini**

---

*Le double je/jeu de la construction du sujet  
dans les groupes de formation*

---

**Patricia Vazzone**

**J**e voudrais commencer cette intervention par une petite histoire puisque pour ne pas faillir à la règle, tout processus de formation s'inscrit dans un processus de régression y compris dans les séminaires, mais n'allons pas plus loin.

Je vais vous livrer l'anecdote telle qu'elle nous a été transmise l'année dernière lors d'un séminaire par Edmonde Salducci.

C'est l'histoire d'un petit garçon qui passe tous les matins devant la vitrine d'un sculpteur et qui s'arrête pour coller son nez devant la vitrine, fasciné par ce qu'il voit. Tous les jours il refait les mêmes gestes, il s'arrête, il colle son nez devant et il regarde sans trop savoir pourquoi quelque chose qui se transforme et qui passe d'un bloc uniforme à un élément plus cadré, plus structuré, plus modelé, plus courbé même.

Au bout de quelques semaines il n'y tient plus, il rentre dans la boutique et il dit émerveillé au sculpteur c'est drôlement beau ce que tu fais j'adore ça, le sculpteur lui répond j'en suis très heureux ; et le petit garçon qui doit avoir 7/8ans lui demande, je peux te poser une question ?

Bien sûr ! Que veux-tu savoir ?

Dis monsieur comment tu savais que dans ce bloc de pierre, il y avait un aussi beau cheval à l'intérieur ?

Cette histoire est à la fois émouvante et intéressante parce qu'elle nous renvoie à l'émerveillement et à la notion de transformation de la matière brute qui ne demande qu'à être creusée dans certains cas.

Cela n'a pas grand chose à voir avec les groupes de formation me direz-vous, mais cela à un rapport avec la suite de notre exposé avec la question du Savoir et celle du Désir qui le court-circuite.

«L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale ou psychologie des foules, qui peut bien à première vue nous paraître très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. Certes la psychologie individuelle a pour objet l'homme isolé et elle cherche à savoir par quelles voies celui-ci tente d'obtenir la satisfaction de ses motions pulsionnelles, mais ce faisant, elle n'est que rarement - dans certaines conditions exceptionnelles - en mesure de faire abstraction des relations de cet individu avec les autres. Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, objet, soutien et adversaire et de ce fait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale, en ce sens élargi, mais parfaitement justifié. »

*Psychologie collective et Analyse du Moi  
FREUD 1921.*

**DE QUEL GROUPE PARLE -T-ON ?**

La notion de groupe est très large et je restreindrai mon propos à la notion de petit groupe entre 8 et 18 personnes.

Il existe une dialectique entre l'individuel et le social, un individu isolé est une abstraction, Robinson est un mythe. Un individu ne peut pas se développer et survivre en dehors de l'appartenance à un corps social, que cette appartenance se fonde sur le mode de l'adhésion à ce groupe ou sur le mode de la protestation. Le groupe existe grâce à une dynamique qui permet aux individus d'être ensemble dans un espace temps.

Le groupe ainsi constitué va permettre à ses membres de développer un sentiment d'appartenance en leur offrant la possibilité de se singulariser par le scénario de leur choix. Le petit groupe est un espace de médiation entre l'individu et la société globale.

Pour Sartre «L'individu vit et connaît plus ou moins clairement sa condition à travers son appartenance à des groupes».

Les groupes participent à la dimension psychologique de leurs membres et à la dimension structurelle du système social. A ce titre les groupes de formation sont un espace de médiation, de suture où s'articulent en se fondant l'un sur l'autre, le singulier et le pluriel.

Le groupe restreint va être le lieu d'observation de ses phénomènes évolutifs tant sur le plan individuel que collectif.

Le groupe de formation est porteur de valeurs sociales et il exerce une influence sur les individus qui vont «Groupuler» ensemble quelle que soit la personnalité de leurs membres.

Le fait dialectique du collectif et de l'individuel passe par ses groupes restreints, d'autant plus que l'investissement narcissique est très fort dans ce type de groupe. Le groupe agit comme un révélateur des phénomènes individuels et sociaux. La notion de groupe est investie, imprégnée d'un système de valeurs. Le groupe favorise une implication de tous et de chacun même si certains participants ne parlent pas, les autres s'expriment pour vous, pour LEWIN «le groupe engage chacun». C'est pour cette raison que les décisions de groupe sont stables, on s'est engagé devant les autres.

Le groupe permet de se rassurer par rapport à la décision adoptée, « les autres vont faire la même chose, aspect sécurisant ».

Le mot groupe désigne un ensemble d'objet possédant des catégories communes. Dans cet amphi la catégorie commune est de suivre un séminaire sur «l'Envers de la Psychanalyse», il y a de fait la possibilité d'une permanence entre les participants, celle-ci pouvant être à l'origine de la permanence d'une relation avec le thème qui a été choisi cette année.

Le groupe est porteur d'une identité sociale puisqu'il nous permet de nous définir par notre appartenance, mais sans raison d'être il ne peut pas se maintenir, cela suppose l'édification d'un certain nombre de règles qui vont permettre de modéliser, de formater les façons d'être ensemble.

C'est important qu'il existe des règles car elles vont permettre aux individus délimiter leur espace et leur temps de liberté. Les normes vont stipuler les obligations des membres du Groupe tout en garantissant leur liberté individuelle, je pourrais l'exprimer autrement en disant maintenir leur singularité (leur Je) à l'intérieur du Nous.

Le groupe ne subsiste que s'il garantit les libertés et aussi les différences individuelles. C'est à travers la nous « nous » c'est-à-dire le besoin de revendiquer une identité sociale que l'identité personnelle va pouvoir se développer et s'affirmer, il y a une constance dialectique entre le Nous et le Je. Si l'organisation est assez souple la personnalité pourra sortir renforcée de son groupe d'appartenance.

Un groupe qui ne se transforme pas qui reste égal à lui-même est un groupe qui se commémore, qui se rigidifie. Ex (la bureaucratie est la figure emblématique de la plus forte résistance au changement). Un groupe qui se maintient en fonction des pressions externes, au niveau socio-affectif, c'est un groupe mort. Il n'est plus dominé par un système de valeurs intériorisées par ses membres du nous on repasse au Je, les personnalités se retrouvent tragiquement isolées.

Une autre possibilité qui s'offre au groupe c'est la transformation qui aboutit à la mort du groupe, à l'éclatement, s'il ne peut pas se re-

nouveler il y a éclatement, clivage, le groupe se morcelle, la violence qui pouvait être efficace devient autodestructrice et se retourne contre le groupe.

La 3<sup>o</sup> possibilité c'est l'innovation, le groupe va changer de normes socio-affectives, va pouvoir évoluer dans sa manière d'être ensemble, va pouvoir se dégager des pressions à la fois internes et externes. Si le groupe est assez flexible pour tolérer les différences individuelles il pourra renouveler ces normes implicites et explicites.

Le groupe est par essence rattaché à une structure sociale plus large qui pourrait être ici l'Association d'Études de Freud et de Lacan, elle-même rattachée à l'Association Freudienne Internationale.

### LA QUESTION JEU/JE

En acceptant de participer à ce séminaire à la demande de Jean Louis Rinaldini, il m'apparaît que j'avais peut-être envie de jouer, c'est-à-dire de me mettre en jeu en prenant la parole de prendre part à la partie qui se joue dans ce séminaire sur l'envers de la psychanalyse. Même si mon désir de jouer l'a emporté sur celui de faire le mort, la réalité s'est imposée par le thème, c'est-à-dire la pièce que je voulais avancer dans le jeu du séminaire, mais j'aimerais vous livrer et donc me délivrer de quelques réflexions qui se sont imposées à moi. Une façon de contourner le cadre de l'exposé avant l'entrée de jeu.

Car derrière ce thème ce cache une question que certains qualifieront de plus sérieuse, celle de l'identité. Le jeu serait une participation au grand jeu de la vie dont l'injonction serait, rien ne va plus les jeux sont faits et aussi défaits, « soyez jouable », « laissez-vous aller, là où il y a du jeu, là où ça joue, dans l'interstice, la fente, laissez-vous prendre au jeu, car ça peut se jouer autrement. Et la question du désir dans tout cela nous projette sur l'Autre, car le jeu nous permet de trébucher sur d'autres part de soi, une opportunité d'ancrage et de télescopage avec l'Autre.

Dans chaque jeu, y compris celui de la formation il y a un petit passage une passe, vers le grand jeu de la vie. Un décalage possible, un espace qui permettent de sortir du cadre et nous

font apercevoir un vasistas sur l'être, sur nos appels d'être.

Le jeu n'est pas sans produire une certaine excitation, hystérisation qui est celle du possible, du choix libre et nécessaire, de la mise en scène ou en attente. Le jeu est entre actes, entre deux, c'est là que ça joue en débouchant parfois sur une vraie jouissance dans le passage d'un jeu à l'autre, d'un jeu avec l'autre.

Mais très peu semble prêt à changer de jeu, à changer de rôle, d'où ce paradoxe d'être toujours dans le même jeu comme l'écureuil qui tourne en boucle, enfermé dans un cadre dont il ne veut plus ressortir.

Certains préfèrent quitter la partie, mais où vont-ils dans une autre partie alors qu'ils y sont déjà à leur insu. Peut-on quitter toutes les parties, la partition de la vie nous rattrape, insiste même parfois assez lourdement pour nous faire rejouer le même scénario, qu'on imagine à chaque fois plus jouable, c'est-à-dire mieux interprété par nos partenaires, les autres joueurs.

Certains sortent du jeu sans dire « Je Passe » et se replient dans un isolement mortifère, pour boudier de tout leur soûl, d'autres se retirent en affichant l'indifférence pour se mettre à l'abri de cette partie d'eux-mêmes qui refusent les enjeux.

Ce que J-J. RASSIAL a évoqué lors de son intervention concernant la fonction régulatrice de la scène de ménage et de la phrase que nous connaissons tous pour l'avoir prononcée ou entendue à cette occasion :

- Qu'est-ce que tu as à faire la tête ?

Réponse : Mais rien !

Même si ce rien est énorme, tout sera mi-dit dans ce rien.

Sibony dira : Boudier c'est se recharger narcissiquement sur un mode mortifère, « c'est se dire non pour s'affirmer, c'est mourir pour exister ».

Pour le dire autrement, dans cette crispation de l'être, l'autre nous laisse entendre à mots couverts, ou en silence :

« Je ne veux plus jouer, tu me fais mal »

Pour un temps la partie est arrêtée, tout au moins suspendue.

L'avantage du jeu dans les groupes de formation (psychodrame, dynamique de groupe, groupe de diagnostic) pour en revenir à notre propos, c'est de jouer plusieurs parties, de déjouer et de se dénouer.

Ce qui nous intéresse pour prendre un exemple concret, c'est l'idée qu'un maillon va avoir du jeu, qu'il peut sortir de son cadre, élargir son bord, ce faisant il court le risque et le fait courir aux autres de se désolidariser de la chaîne groupale à laquelle il appartient, le groupe pourra ensuite lui faire payer très cher, en le mettant hors-jeu.

Mais si ce hors-jeu est la chance de survie en échappant à la kératinisation, il pourra mieux rebondir dans un jeu de création plus subtil et spacieux. Le piège à déjouer étant d'éviter les arrêts de jeux trop prolongés qui signeraient la mort du joueur.

Pour rentrer dans le jeu comme on rentre dans la danse, il faut qu'il y est l'ingrédient du désir de jouer, de prendre du plaisir, même si parfois au lieu de prendre on y perd quelque chose. Mais dans le jeu du qui perd gagne, les gains et les pertes sont ailleurs dans un plus de jeu peut-être.

Pour Héraclite « Le temps est un enfant qui joue à déplacer les pièces de son jeu.

On pourrait dire aussi que le Je de l'enfant s'origine dans le Jeu. Le jeu des possibles nous proposent plusieurs facettes, comme dans un miroir vénitien, une nouvelle donne à chaque fois, une révolution pour notre quête identitaire, d'où l'intérêt de cette dynamique qui nous anime et nous met en jeu, nous met « enceint ».

Le jeu nous tiraillerait sans cesse entre deux formes possibles, l'une répétitive et réitérative et l'autre créatrice et extractrice dans les boucles d'un temps tour à tour synchronique stabilisant et diachronique c'est-à-dire sécant.

Mais je vais opérer un arrêt de jeu, une mi-temps pour laisser la parole à mon coéquipier dans cette partie, je passe la balle à J.L.R qui va nous entretenir de la thérapie et le groupe.

**Jean-Louis Rinaldini**

## LA THERAPIE ET LE GROUPE

La question est de savoir ce qui se passe dans les thérapies de groupe, familiales par exemple. Lors des exposés en groupes de travail, l'autre samedi après-midi, sur le thème des psychoses, par nos camarades de Marseille, une personne soulevait le problème après l'exposé du cas d'un enfant, de la nécessité selon elle de faire un travail qui inclurait la mère de cet enfant. C'est finalement la question plus large de ceux qui s'occupent d'adolescents ou d'adultes psychotiques en hôpital de jour ou de ceux qui pratiquent la thérapie familiale. La question est de savoir si ces pratiques ne suscitent pas plus de difficultés qu'elles n'apportent d'aides.

Et cela pour la raison suivante : c'est que, si l'on suit ce que nous apporte Lacan et notamment dans le séminaire qui nous occupe cette année, le savoir inconscient d'un sujet ne peut pas être calculé à partir de la singularité des membres de sa famille. On ne peut le calculer que dans le discours. La présence effective du groupe familial provoque donc le plus souvent un accroissement des résistances de l'analyste ; car, peu à peu, celui-ci va croire possible un calcul du savoir inconscient du sujet à partir de la singularité des désirs inconscients des membres de la famille. Or, nous savons qu'il n'en va pas ainsi. Chaque fois qu'un patient névrosé évoque un souvenir-écran : "Je me souviens de cette chose que mon père disait...", et lorsqu'il en vérifie l'authenticité, l'analyste s'aperçoit que ou bien le père a alors parlé sans intention particulière, ou bien ce n'est pas le père qui a dit cette phrase. Cette expérience quotidienne permet de penser que, pour le sujet, ce ne sont pas les relations intersubjectives, familiales par exemple, qui sont décisives, mais les calculs discursifs selon lesquels les signifiants s'ordonnent, indépendamment du jeu des intentions ou même des désirs singuliers des parlants, de ceux qui parlent. Et c'est là, me semble-t-il, tout l'intérêt du concept lacanien d'Autre qui est de mettre l'accent sur le fait que la détermination d'un sujet se décide dans le champ du langage et selon des calculs qui ne coïncident pas avec les liens intersubjectifs. C'est pourquoi, d'ailleurs, il ne saurait y avoir de prévention en psychanalyse. Quel que soit le caractère pathogène de certaines situations familiales, il est impossible d'en déduire quoi que ce soit sur le destin du sujet.

Néanmoins on ne peut pas s'empêcher d'avoir parfois l'impression en parlant avec la famille d'un psychotique par exemple, que quelque chose de son destin de psychotique était effectivement inscrit dans le discours des membres de sa famille, et même avec une grande brutalité. C'est vrai, mais avec le corollaire suivant : quand ce que la famille parle apparaît avec brutalité comme un destin, voire une sorte de contrainte corporelle du discours sur le sujet, quelque chose témoigne alors des effets d'une situation de crise. Situation dans laquelle les signifiants du groupe familial, auxquels le sujet doit se référer, sont pour lui des signifiants dans le Réel, qui le frappent directement jusque dans son propre corps.

Ces signifiants, appelons-les familiaux, n'ouvrent pas un espace de signification, mais semblent déterminer directement un destin, et ce justement parce que les signifiants en question se situent pour le sujet dans le Réel. Ils constituent le forclos auquel il tente de se référer et dont il attend que puisse surgir pour lui une signification, qui en l'occurrence s'impose à lui dans le Réel.

On voit sans doute là à l'œuvre un point capital parce que c'est par ce point que la psychanalyse rompt avec la psychologie phénoménologique de l'intersubjectivité qui me semble à l'œuvre par exemple dans les groupes de formation dont nous parle Patricia. L'Autre n'est pas le nom commun des parents. Ou de quelques autres qui auraient de l'importance pour le sujet. Son désir, à cet Autre, n'est pas la somme, ni la combinatoire des souhaits du père, de la mère, etc. Il est le Sujet d'un désir qui trouve sa détermination par cette opération que l'on appelle la castration imaginaire et qui lui attribue à cet Autre un corps et un manque. Quand on dit que la castration est toujours d'abord celle de l'Autre ne signifie pas qu'il faille la découvrir (?) par exemple d'abord chez la mère, mais qu'elle est l'opération nécessaire pour se donner un Autre et doter cet Autre d'un corps.

Donc je dirais que toute thérapie de groupe, familiale, se trouve certainement en défaut par rapport à ce qu'a été à la suite de Freud, l'apport fondamental de Lacan à la psychanalyse. Deux fois en défaut même.

D'une part, en interrogeant par exemple les vœux, fussent-ils prétendument inconscients des parents, elle passera toujours à côté de ce

qui fait la détermination première d'un être parlant : le Sujet Autre, soit l'énoncé du fantasme, phrase à la cantonade qui produit un \$ attribuable à du désir dans le champ du langage.

D'autre part, en s'en tenant aux petits autres d'un sujet, quitte à les prendre pour ersatz de son Autre, elle n'aura pas seulement pour effet de l'empêcher de connaître le corps dont il poursuit la jouissance – et qui est distinct des corps de ses semblables avec lesquels il a à faire, avec lesquels il s'ébat -, elle lui barrera de surcroît l'accès au constat de l'impossibilité de cette jouissance, voire l'accès à l'expérience d'une analyse.

D'ailleurs on peut se demander si la même remarque ne s'adresse pas aussi à la psychanalyse elle-même. Pour entendre qu'elle peut ne pas échapper à une telle pente, il suffit de considérer par exemple celle dite d'enfants, où la nécessité qu'induit la modalité spécifique de la demande, c'est-à-dire d'entendre les parents, peut entraîner à chercher dans leurs discours non pas l'accident langagier, mais tout bonnement le dire de l' « Autre » de l'enfant.

Bizarrement, si tout le monde semble s'accorder pour reconnaître que l'apport décisif de Lacan à la psychanalyse est l'écriture de l'objet a, voire un nouveau concept de l'objet, et de l'objet partiel, on néglige souvent le fait que cette écriture ne peut surgir comme nouvelle que si l'Autre est déjà posé comme distinct, dans son corps même, du couple parental.

Lorsque les patients parlent surtout et d'abord de leurs parents - il arrivait que Lacan s'en étonne, si nous nous hâtons de conclure que c'est par rapport à la réalité de leurs proches qu'ils se situent, ce qui infère par-là que l'Autre n'est jamais que le ramassis de quelques autres, plus autres que les autres, nous les privons de toute chance de rencontrer le corps dont ils servent la jouissance. Car, pour chacun, ce corps est à chercher ailleurs que dans le corps de ses semblables. Le rencontrer, c'est déjà faire résonner la phrase du fantasme dont il est l'effet et qui lui donne figure ; avec la conséquence que l'expérience, fût-elle ponctuelle, apparaît alors possible, d'un au-delà de ce corps, au-delà de la castration imaginaire.

**Patricia Vazzone**

## POUVOIR DE GROUPE ET PUISSANCE MYTHIQUE

S'il y a un vif désir d'appartenance à un groupe on bascule dans l'ambivalence. Lorsque le groupe est attractif mais sélectif l'individu peut ressentir une ambivalence extrême qui le renvoie à une expérience archaïque du groupe primaire primordial (groupe de base, cellule familiale). L'archaïsme consiste à vouloir être reconnu, accepté inconditionnellement par le groupe, plus le désir est grand d'être adopté, plus la crainte est forte d'être rejeté car elle renvoie à la possibilité du rejet, du transfert par rapport à un vécu archaïque relatif au Nous.

L'ambivalence porte sur le couple Désir-Défense, car plus le désir est fort plus les forces seront mobilisées. S'il y a résurgence d'un certain d'un certain archaïsme, il y a fantasmatisation, mythification autour du groupe. On dote le groupe d'une puissance mythique, d'omnipotence magique, passage du pouvoir réel au pouvoir socio-affectif.

Le groupe à en soi une connotation liée au pouvoir qui peut mobiliser quelque chose de l'ordre de l'ambivalence désir/défense si on évoque les groupes de formation ou les groupes de diagnostic on accentue le pouvoir socio-affectif par rapport au pouvoir normatif, le savoir être par rapport au savoir-faire, ce qui peut avoir des effets troublants – trou blanc/trou noir - pour l'individu. Les pressions du groupe les plus violentes sont implicites.

Je tiens à signaler que l'émergence des phénomènes groupaux n'est pas réductible à ses membres, quelles que soient les personnalités qui composent le groupe par exemple on notera que le conformisme est un phénomène social qui obéit à une pression groupale explicite/implicite. C'est un phénomène qui émerge de la rencontre de ses membres. La vie psychique du groupe s'étaiera en fonction de la taille du groupe dans un environnement spatio-temporel déterminé. La vie groupale pouvant s'interpréter soit à partir d'interactions interindividuelles.

Dans la perspective de Bales qui est une perspective comportementaliste, le phénomène se définit à partir de ses effets, ne se soucie pas. Des processus internes, les actions étant purement linéaires.

A->B->-C->. Cette notion d'interaction sera élargie par l'école de Palo Alto en particulier avec Bateson et Watslawic qui introduiront l'idée d'une action circulaire où il y a forcément rétroaction simultanée.

En ce qui concerne l'observation groupale (Tache plus Affect) il faudra attendre les travaux de Lewin pour considérer que les différences interactions forment une somme mais qu'il y a interdépendance, c'est-à-dire que chacun dépend de l'autre et de l'ensemble et renvoie au terme de totalité, de Gestalt.

Mais le groupe est-il un moyen de connaissance de l'individu ?

Peut-on considérer que le groupe est représentatif de ce qui se passe à l'extérieur étant donné la multiplicité des variables qui entourent le groupe.

Un groupe a toujours sa propre singularité, les participants ne s'expriment pas de la même manière d'un groupe à l'autre. Le seul apport du groupe porterait sur l'adaptabilité des personnalités singulières dans des situations groupales. De plus il peut renseigner sur la tolérance à la frustration des réactions individuelles dans des situations paradoxales.

Le groupe va mobiliser la production intense des affects en affaiblissant le système des défenses, des fantasmes vont émerger. Plus on isole le groupe de manière à mettre les processus en relief, plus le groupe agit comme un laboratoire social en qualité et lieu de connaissance, comme moyen d'action sur les institutions, sur le groupe lui-même et sur les individus. Pour Anzieu le groupe va devenir un corps je vous renvoie à son ouvrage le Moi/ Peau Dunod.

Ce qui me semble souhaitable de développer ce soir c'est à quel moment de l'histoire des groupes et à quels processus renvoie l'inconscient groupal, il s'agit de la 2° topique freudienne. Freud nous entraîne lui-même dans un ensemble d'hésitations et de contradictions à propos des groupes. Les processus psychiques à l'œuvre dans les groupes ne sont pas sans relation avec ceux dont la théorie psychanalytique rend compte pour les individus. Freud souligne que la psychologie sociale précède la psychologie individuelle, pour preuve, il nous proposera

une théorie du fonctionnement des foules naturelles ou artificielles.

Dans *Psychologie collective et Analyse du Moi* (1921) Freud vise autant à l'approfondissement de la théorie de l'appareil psychique individuel, de la topique, de l'identification, du rapport hypnotique ou amoureux qu'à l'élaboration des phénomènes collectifs. Et auparavant dans *Totem et Tabou* (1912-1913), Freud nous faisait entrevoir l'aspect préhistorique de l'humanité à travers le mythe de la horde primitive et du meurtre du « Père/Chef ». Cette vision se présentait comme la réponse mythique à la question fantasmatique des origines : de la Loi, de la Société et du Symbolique.

Mais d'un autre côté il dira que la psychanalyse ne peut être pratiquée en groupe et il écrira en 1916 « que le traitement psychanalytique ne supporte pas d'auditeur » car il concerne ce qu'il y a de plus intime dans la vie psychique du sujet. Je le cite :

« Il va sans dire que cet excellent moyen ne peut toujours être utilisé que pour une seule personne et jamais pour tout un amphithéâtre ».

La réponse est claire en ce qui concerne le cadre d'expression de la psychanalyse, hors du divan point de psychanalyse, mais peut-on être aussi radical en ce qui concerne l'appareil psychique et les autres modalités de la symbolisation.

A quelles demandes les groupes de formation répondent-ils ? Ou encore qu'est-ce qui travaille les groupes de formation ?

Il m'est apparu dans mon travail avec les groupes que c'est la question du désir qui en elle-même est formatrice et donc déformatrice et qui est au fondement de toute demande de formation. La formation pourrait se définir comme l'apprentissage des impossibilités pour ne plus les ressasser, une façon de colmater le réel. La mise en jeu des résistances permettant ensuite l'accès à un savoir symbolique.

Le travail psychique nécessite des dépenses d'énergie de transformation mais aussi contre la transformation. L'interprétation qui est faite dans les groupes ne donne pas d'interprétation à

une personne, l'analyste de groupe se doit de ne pas rentrer dans une problématique interindividuelle transférentielle, l'analyse doit concerner le groupe dans son entier.

Dans le groupe quelque chose de soi se projette non chez un autre mais dans de multiples autres, ces autres ont une fonction de connexion et de structuration. Ils agissent comme objets intermédiaires à double face les participants seraient tout à tour solidaires et solitaires, ensermés entre leur polarité narcissique et leur polarité objectale. Pontalis évoque le statut d'objet partiel assigné au groupe.

Par exemple chez Freud la notion du narcissisme est mise en double perspective, « l'individu écrit-il mène une double existence en tant qu'il est lui-même sa propre fin et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci » 1914 Ed fr. 1969 p85.

Dans le même texte la notion de narcissisme est d'emblée introduite selon une perspective où le narcissisme de l'enfant s'étaie sur celui des parents et réciproquement celui des parents se trouve rééayé ou déséayé par la venue au monde de l'enfant. Tout cet éayage en appui mutuel du narcissisme renvoie bien à une organisation groupale. P. Aulagnier nous propose le terme de « contrat groupal ».

Dans le travail psychanalytique groupal, ce qui travaille ce sont : des formations psychiques groupales, ce sont des systèmes de relations d'objets intériorisés, des représentations des modes de liaison des systèmes de lien, ce sont les intrications et les conflits entre les éayages du psychisme sur le corps, la mère, sur le groupe, sur la culture et les formations endopsychiques.

En quoi le groupe est-il en situation de travail psychique ? Notre hypothèse repose sur le postulat que le groupe fonctionne comme contenant et comme lieu d'une figuration possible des systèmes de relations d'objets internes mais aussi comme l'opérateur des transformations intra psychiques.

Mais qu'en est-il de la demande des sujets dans les groupes de formation ?

Ce qui est formulé en début de session est souvent décalé par rapport à ce qui est cherché et encore plus ce qui est trouvé au cours de la formation. Peut-on trouver les mots pour le dire alors même que la parole nous fait défaut qu'elle se dérobe, se travestit sous une autre enveloppe.

Les demandes revêtent différentes natures.  
D. Anzieu a dégagé plusieurs types :

**La demande existentielle :**

Qui suis-je et que puis-je, c'est-à-dire suis-je fondé dans mon être et comment ?

**La demande caractérielle :**

Elle vise à trouver dans le groupe une défense collective plus puissante et légitimée par le groupe contre les pulsions orales et anales.

**La demande emblématique** d'une psychanalyse en réduction.

**La demande inconditionnelle** d'amour et de réparation.

A ces demandes s'adjoignent celles plus explicites de « faire » un groupe, de former un groupe, de vivre une expérience de groupe. La demande recouvre souvent une demande infantile d'omniscience, d'omnipotence, de régénération et d'immortalité. Ces traits ont été mis en évidence par R. Kaës, dans l'étude de la fantasmagorie des mythes et des idéologies de la formation.

Pour conclure :

Le sujet dans ce type de démarche est lui-même un élément de la situation et la situation n'est pas isolée du sujet, elle l'englobe. De plus la situation déclenchante de cette demande de formation ne peut être considérée isolément. Cette proposition se retrouve dans des situations expérimentales et singulières comme celles que proposent la cure et les groupes de formation. L'une comme l'autre sont initiées par la demande du sujet et cette demande suppose un retour en arrière et un recours à l'ancien. Le groupe de formation intervient comme un entre-temps caractérisé par des contraintes régressives et des possibilités de maturation liées aux propriétés du dispositif groupal.

Le sujet est à la recherche d'une partie de lui-même, qui ne se dit pas et que nous appellerons l'inconscient. Cette partie émerge au détour d'un lapsus ou d'un acte manqué, le langage devient l'instrument privilégié de quelque chose qui se délie ou se dédit.

Le sujet dans les groupes de formation va tenter l'impossible, c'est-à-dire de s'approcher du signifiant maître qui pourrait être détenu par le groupe, l'un des acteurs, ou l'analyste du groupe en personne, trouvant enfin quelqu'un à qui il « peut causer », quelqu'un qui comblerait le manque d'un impossible à dire en libérant l'affect par une décharge d'énergie par voie verbale ou somatique pour reprendre les termes d'Élisabeth Blanc lors de son exposé sur l'hystérie.

Les groupes de formation seraient une des expressions possibles pour s'hystériser ou se psychotiser sous les regards et les voix des autres par le champ opératif et symbolique qu'il entre ouvre.

Pour en revenir au Jeu, il apparaît comme étant le système le plus naturel de symbolisation que nous avons à notre disposition. Les groupes de formation se présentent comme des systèmes plus ou moins élaborées inventées dans le courant du XXe siècle afin d'adapter la forme du jeu à la souffrance de sujets qui ne savent pas jouer ou rejouent mal certains aspects de leur histoire. Mais aussi pour créer des dispositifs ou précisément des processus pouvant se remettre en jeu. La théorie psychanalytique est un outil qui dépasse largement la pratique de la cure même si c'est là qu'elle trouve sa voie royale, c'est une théorie du fonctionnement psychique qui se vérifie ailleurs lorsqu'il y a du transfert.

Le lieu du groupe est un lieu de transport en commun et j'avancerai même l'hypothèse qui fera bondir certains d'entre vous, un lieu de transfert en commun. Et maintenant comme dirait Freud « à vous de jouer avec cela ».

**Jean-Louis Rinaldini**

**ICI ET MAINTENANT :  
QU'EST-CE QUE JE PEUX SAVOIR ?**

Ce qui se passe dans un groupe en formation est analysé ici et maintenant. Voilà qui nous fait penser à la spécificité de la cure analytique à propos de laquelle j'ai essayé de montrer la dernière fois que les choses n'étaient pas si simples ! C'est interroger notre pratique qui conduit ou qui est conduite par l'idée que la cure serait spéculative et mémorisante. Je reviens rapidement là-dessus et sur quelques questions que cela pose. Je veux préciser que cela n'est pas simple et que nous sommes tous confrontés dans notre pratique à un moment ou à un autre à cette question, du poids de l'histoire du sujet dans le processus interprétatif.

En somme, la représentation du processus analytique selon la ligne du temps mène à l'illusion selon laquelle, dans une analyse, on aurait affaire à la pelote d'un passé qu'on peut dérouler ; et cette idée à son tour tient à la préférence que le névrosé accorde à la forme historique du savoir qu'il suppose être sa vérité. Or l'analyste peut lui aussi souscrire à cette idée, premièrement en raison de sa névrose propre. Mais il a une raison de plus d'accréditer cette idée ; c'est qu'il échappe difficilement au vœu d'asseoir le réel en jeu dans la cure psychanalytique ailleurs que dans l'effectivité de ce qui s'y passe : de trouver, en somme, dans une réalité extérieure à la cure, ou la précédant, le référent de celle-ci ; et, pour le coup, d'établir un terrain d'entente, voire d'échange facile, avec tout autre discours que le sien. En faisant cela nous obtenons en prime une remarquable réduction de notre responsabilité dans la direction de la cure.

Pour autant peut-on dire que le passé ne compte pas ?

Le passé compte dans une vie pour le sens qu'il donne aux contraintes du présent, et, dans une analyse, parce que en parler, voire même croire en son effectivité, est l'occasion de nouer le lien du transfert jusqu'à permettre qu'une parole se dise qui modifie les contraintes du présent. Une parole - faut-il le préciser ? - dont l'efficace tient toujours au lieu d'où elle peut être énoncée. Plutôt qu'archéologue, ce qui a souvent été une image utilisée pour représenter l'analyste, l'analyste serait terrassier, ou architecte d'aménagement urbain : parce qu'il n'a pas affaire au temps d'une vie, mais à l'espace d'une structure.

Depuis Lacan nous l'avons vu, nous sommes conduits à nous démarquer d'une conception de

l'analyse comme activité mémorisante et spéculative, pour laquelle il y aurait, dans la cure, « progrès » du savoir touchant la vérité. Pourquoi ? Parce qu'elle implique qu'une telle conception de l'analyse (ou de quelque thérapie de la parole que ce soit) produit des effets, mais se méprend en empruntant l'explication de ces effets à un gain de savoir de l'analysant, c'est-à-dire à un épiphénomène du transfert.

Le plus fort, c'est que l'activité mémorisante et spéculative ainsi poursuivie, loin d'être sans effets, produit au contraire un véritable ravalement moïque, comme on dit ravalier une façade, qui peut prendre allure de guérison : le sujet s'y découvre un sens. Qu'on pense aux effets « bénéfiques » et immédiats, parfois, du commencement d'une analyse, quand la parole du patient emprunte le chemin de la mémorisation téléologique. Jean-Pierre Rumen utilisait cette expression l'autre jour : d'épuiser le symptôme dans le récit sans cesse répété.

Il faut dire que cette question n'est pas facile. Quelles critiques peut-on faire à cette conception de l'analyse comme activité mémorisante ? Et ces critiques sont-elles valides ?

La première critique utilise l'argument selon lequel le surplus de sens qui vient rendre vivable un symptôme, le laisserait finalement inentamé dans sa nécessité répétitive et que donc la cure n'aurait pas réellement eu lieu, curieusement n'en est pas un. Parce que le symptôme n'est pas autre chose qu'un état de la structure, plus ou moins invivable pour celui qui s'en plaint : à minima, d'ailleurs. Ce qui distingue le symptôme psychanalytique du symptôme psychiatrique, c'est que son concept inclut la plainte, et éventuellement l'adresse à un analyste, alors que le symptôme psychiatrique se définit par rapport à une norme. Or, si grâce à du sens, le symptôme redevient vivable et si la plainte est ainsi abolie, il faut admettre que le sens en question a opéré le remaniement demandé de la structure, et a supprimé le symptôme. On peut dire oui, mais ajouter que le remaniement est « léger », pour entrer dans des distinctions hégéliennes entre quantitatif et qualitatif, ce qui reste arbitraire. On peut de même imputer à ce remaniement un caractère temporaire qui rendrait vaine la prétendue « guérison » : cela est probable, mais pas facile de démontrer.

De tels arguments en cachent un autre, plus radical : savoir que, ce qui prête à conséquence structurale dans une cure, ainsi qu'en général

dans le langage, c'est le signifiant et non le sens ; si bien qu'il y aurait ici fausse attribution. On croirait que mémorisation et spéculation opèrent, alors qu'elles ne seraient là que les prétextes, voire les véhicules, de ce qui est efficace ; ou éventuellement qu'elles n'en seraient que le mode après coup de compréhension, voire de refoulement.

Encore faut-il se demander comment il se fait que l'analyse puisse apparaître, de façon quasi immédiate, comme activité mémorisante et spéculative : c'est certainement parce que le gain de savoir qu'on y obtient est d'abord de l'ordre du souvenir et de la spéculation (j'entends ici par « gain de savoir », le gain de savoir conscient, plus exactement le gain de connaissance).

Cette réponse introduit une question de plus. Car pourquoi, à priori gagnerait-on, dans l'analyse, du savoir historique ? Il est vrai que, en tout cas dans notre culture, un sujet névrosé semble concevoir son identité sous la forme d'une histoire, ce qui est peut-être, je l'ai déjà suggéré, un mode spécifique de refoulement de son existence de Sujet. Mais il est aussi vrai que l'analyse, depuis ses débuts, n'est pas sans responsabilité à cet égard.

Or, il s'agit de conduire l'expérience analytique à l'opposé de la constitution d'un savoir, qui à la fois entretiendrait le corps de l'Autre, et pourrait se faire phallus pour parer à son manque. A l'opposé de la constitution d'un savoir c'est-à-dire que l'expérience analytique doit être conduite vers le constat (si l'on peut appeler constat un vécu qui ne s'accompagne pas d'une prise de conscience) qu'il n'y avait pas chez l'analyste de savoir pour donner corps à l'Autre, voire que, comme supplément au manque de ce corps, on n'est rien, d'autant moins un savoir. Et la liquidation du transfert tient à l'expérience qu'il y a déjà inéluctablement méprise dans la structure même, puisque la division dans le langage produit la place de la vérité de telle sorte qu'elle est supposée être un savoir et ainsi imaginée. Et cette inévitable imagination est cela même qui constitue le corps dont on sert la jouissance.

La fin perverse d'une analyse c'est effectivement qu'on peut savoir ce qui nous détermine, qu'on peut savoir sa vérité. Or il n'y a pas de savoir de la vérité, ce qu'on appelle vérité est la place fuyante de la chaîne indéfinie à

laquelle est renvoyée la signification de ce qui se dit.

Avec cette question de l'Autre et de la jouissance, on pressent en quoi la psychanalyse est politique.

Plus il y a d'Autre - voire, au pluriel, d'Autres-, plus il y a de chances d'en produire la jouissance. Si la psychanalyse a une charge c'est celle d'être une pratique qui permette l'expérience effective de l'inexistence des Autres que nous servons dans la cité : une pratique qui pourrait être la psychanalyse dans la cité.

En matière d'horreur, il y aurait celle d'une psychanalyse qui, justement sortie de la Sorbonne, tournerait, selon le mot de Canguilhem pour la psychologie, résolument à droite, vers la Préfecture de Police pour y installer ses meubles.

En clair : l'analyste, dans la cité qu'il habite, n'a pas une responsabilité de sa fonction différente de celle qu'il a dans les cures qu'il dirige. Dans sa vie publique - je veux dire : s'il parle, enseigne ou écrit au nom de sa fonction -, il est comptable des effets qu'il produit.

Il est difficile dès lors de ne pas attribuer aux analystes et à la psychanalyse une responsabilité qui excède le cadre de la cure.

On pourrait représenter les thérapies sur une courbe de Gauss allant de la psychanalyse à la canaillerie, si l'on entend par celle-ci une attitude qui est toujours du côté du sacerdoce, et qui veut renforcer l'être parlant dans sa croyance que l'Autre non seulement existe, mais veille sur lui, voire lui veut du bien. Il s'agit de ce qui se produit à chaque fois que le discours psychanalytique est utilisé à d'autres fins que ce pourquoi il est fait, par exemple par le biais d'interprétations sauvages ou en général en utilisant l'autorité de l'analyse pour des fins non analytiques. Finalement le terme de canaillerie désigne ceux **qui savent ce qu'ils font** en empruntant pour leurs fins propres la puissance du transfert. Ce qui établirait le classement d'ordre sur cette courbe, ce serait le degré d'opacité et d'épaisseur de l'Autre qui est maintenu.

Ce qui me semble être la spécificité de la psychanalyse c'est qu'elle a à s'en prendre, sans discrimination, à la multiplicité des corps dont

un sujet peut servir la jouissance dans la vie dite sociale.

Deux voies sont ouvertes au psychanalyste. L'une qui - en faisant de sa discipline un savoir monnayable sur la vérité - en facilite le commerce culturel et lui réserve une place d'idéal social. Alors là, elle participerait à l'opacité de l'Autre qui régit la cité. Et le Psychanalyste en tirerait un renom voire l'amour du prince. Mais c'est l'autre voie qui lui incombe. Soit: de hanter la cité d'une forme telle de savoir, que celui sur la vérité reste pour chacun à supposer ; voire que, à l'entendre, une chance soit plutôt offerte à une expérience dans laquelle ce savoir se révèle être une méprise : c'est l'expérience qu'on peut bien appeler celle du roi nu.